

## *Introduction*

# **La guerre de 1870, un tournant médiatique**

Eva LAFUENTE

Le 2 août 1870 voit le jour à Madrid un quotidien de 4 pages intitulé *El Rhin* et « exclusivement dédié à la guerre franco-prussienne<sup>1</sup> ». Ce journal entend fournir à ses lecteurs des informations et des analyses de première main sur le conflit en cours, mais aussi des portraits, des vues ou des plans de bataille réalisés par des artistes de renom. Et soucieux de répondre aux interrogations du public, il inclut même une rubrique de courriers des lecteurs « consacrée en exclusivité à répondre aux questions sur la guerre que souhaiteraient nous poser nos souscripteurs<sup>2</sup> ». Une telle initiative en dit long sur la richesse des informations produites au sujet de cette guerre, capable de nourrir l'intégralité d'un quotidien, espagnol de surcroît, mais aussi du vif intérêt que suscite le conflit franco-prussien à l'international.

Et pour cause, la guerre a été déclarée à un moment particulier de l'histoire de la presse qui mérite d'être interrogé en tant que tournant médiatique. Si l'histoire militaire et politique ont été les premières à s'être penchées sur ce conflit, les études plus récentes, à l'occasion notamment de son 150<sup>e</sup> anniversaire, se sont attachées à explorer les résonances internationales de ce choc entre deux grandes puissances européennes, le qualifiant même d'« événement médiatique global » (Deluermoz, 2019 ; Bourguinat et Vogt, 2020). En la matière, la presse a évidemment joué un rôle majeur. Il s'imposait donc de s'intéresser aux processus de médiation et de médiatisation du conflit, tant du point de vue technique que discursif, et à la manière dont la guerre a été chroniquée, dans les pays belligérants comme dans le reste du monde. Car si les journaux constituent une part importante des corpus mobilisés par les historiens de la guerre de 1870, rares sont, au fond, les ouvrages qui se focalisent sur la presse en tant que telle pour en faire leur objet d'étude, c'est-à-dire qui analysent les discours et les repré-

1. « *exclusivamente dedicado a la guerra franco-prusiana* » (« Dos palabras al lector », 2-VIII-1870, p. 1).  
2. « *exclusivamente destinada a contestar a las preguntas que sobre la guerra se sirvan hacernos nuestros suscritores* ».

sentations journalistiques ainsi que l'impact de l'événement sur l'évolution de la presse en tant que média.

La guerre de 1870 est, en effet, le premier conflit à avoir pu être suivi par les contemporains « presque jour par jour », notamment par l'intermédiaire des correspondants de guerre dont Aimé Dupuy avait identifié l'importance dès 1959 (Dupuy, 1959, p. 213). Reste que son étude était centrée sur le seul camp français, alors que c'est *The Times*, un titre anglais, qui introduit le premier cette figure du correspondant de guerre (Knightley, 2002). Dès lors, l'approche mérite d'être élargie à l'ensemble de la presse internationale et non limitée à la seule presse française et/ou allemande. D'autant plus que, derrière ce conflit franco-prussien, c'est bien l'équilibre de l'Europe tout entière qui est en jeu, ce que les contemporains ont immédiatement saisi. Car la campagne a été, à l'échelle internationale, un point de bascule pour la presse et la chronique journalistique dans ses formes contemporaines : en explorant les tendances fortes qui affectent à l'époque ces dernières à l'échelle médiatique globale, cet ouvrage entend justement démontrer que la guerre de 1870 marque l'entrée de la presse d'information dans la modernité, telle qu'elle se développe ensuite pendant les deux guerres mondiales. Une entrée qui ne se produit d'ailleurs pas exclusivement en Europe.

## L'accélération des communications

Au moment où éclate le conflit franco-allemand, plusieurs facteurs convergent pour en favoriser la projection internationale. Selon l'historiographie de la presse, c'est en effet à la fin des années 1860 que se produisent une série de bouleversements techniques et économiques qui marquent l'avènement d'une nouvelle ère médiatique. Grâce à l'invention de la presse rotative et à l'extension du réseau ferroviaire, mais aussi aux nouveaux profits générés par la publicité, la presse connaît alors un essor extraordinaire, notamment en Europe.

À cela s'ajoute l'impact du télégraphe, qui répand en moins d'un jour les nouvelles de Sedan ou du siège de Paris, mais aussi les articles des journalistes qui suivent les armées (Roth, 1990). Selon Aimé Dupuy (1959), la guerre de 1870 est aussi le premier conflit où le télégraphe a été utilisé par les correspondants pour envoyer leurs textes aux rédactions. Et cet impact est désormais transatlantique depuis la pose en 1866 du câble sous-marin, qui accélère le flux d'information : les nouvelles ne mettent plus que quelques heures seulement à traverser l'océan. La guerre de 1870 crée alors un agenda partagé entre plusieurs continents (Furst et Meltz, 2020).

Cette circulation de l'information est surtout rendue possible car elle est, en outre, diffusée de manière efficace par l'intermédiaire des agences de presse. Là encore, leur rayonnement est d'autant plus fort pendant la guerre de 1870 que, seulement six mois plus tôt, le 30 janvier 1870, un

accord avait été signé entre les trois grandes agences de presse européennes, Reuters, Havas et Wolff, pour se partager les zones d'influence, garantissant dès lors la diffusion et commercialisation des dépêches, et ce faisant, la rapide médiatisation du conflit à grande échelle.

Certes, cette accélération et cette circulation croissantes des informations dans un espace qui dépasse désormais les frontières nationales sont aussi confrontées à des obstacles qui persistent, voire qui naissent du fait même du conflit. Ainsi, l'immédiateté de l'information est encore entravée au moins à deux niveaux. D'abord dans les pays belligérants, et surtout en France, du fait des conditions matérielles et géostratégiques qui ralentissent parfois la diffusion des nouvelles. Les difficultés rencontrées par la presse pour rendre compte des sièges de Paris sont sans doute les mieux connues aujourd'hui – le manque de papier, la coupure des lignes télégraphiques –, tout comme les solutions parfois spectaculaires adoptées pour y remédier – le système alternatif de poste par ballons et pigeons voyageurs ou les stratégies des correspondants pour acheminer leurs chroniques, par exemple. À l'étranger, cette immédiateté varie aussi en fonction des pays, selon qu'ils soient connectés ou non au réseau télégraphique. Les études récentes de Benjamin Furst et Renaud Meltz (2020) ont d'ailleurs commencé à reconstituer les bases de cette cartographie de l'opinion publique internationale, qui englobe l'Europe et les États-Unis, ainsi qu'une partie des colonies.

## **La presse internationale, acteur de la guerre?**

Avant même d'avoir permis aux contemporains d'en suivre le déroulement au jour le jour, il convient toutefois de rappeler que la presse a d'abord servi d'accélérateur au conflit. Les péripéties qui ont entouré son déclenchement sont bien connues : c'est la publication de la dépêche d'Ems dans la presse allemande, habilement résumée et éditée par Bismarck, qui a précipité la déclaration de guerre de Napoléon III (Dupuy, 1959). Ce sont ensuite les journaux français exaltés qui ont nourri la crispation et poussé le gouvernement à la guerre, même une fois la candidature de Hohenzollern au trône d'Espagne retirée. Quand bien même cette presse enflammée était cantonnée à une vingtaine de journaux parisiens et loin de refléter le ressenti national (Audoin-Rouzeau, 1989 ; Roth, 1990), les dirigeants y ont lu une expression de l'opinion publique française, et ont agi en conséquence. Or, cette presse exaltée n'hésite pas à verser dans la désinformation, comme l'illustre si bien Émile Zola dans *La Débâcle*, avec ce journal acheté à Reims par le personnage de Maurice et qui colporte toutes sortes de fausses nouvelles, rumeurs et autres affabulations sur l'évolution de la campagne :

« c'étaient des détails copieux sur le pitoyable état des armées allemandes, depuis qu'elles se trouvaient en France : les soldats, mal nourris, mal

équipés, tombés à l'absolu dénuement mouraient en masse le long des chemins, frappés d'affreuses maladies. Un autre article disait que le roi de Prusse avait la diarrhée et que Bismarck s'était cassé la jambe, en sautant par la fenêtre d'une auberge, dans laquelle des zouaves avaient failli le prendre » (Zola, 1892, p. 82).

La transmission et manipulation de l'information ont aussi été des armes dans le monde germanique, comme le souligne François Roth pour qui « Bismarck a su utiliser mieux que les Français la puissance nouvelle de la presse pour transformer en succès politique les victoires gagnées sur les champs de bataille » (1990, p. 9-10). C'est pour cette raison, d'ailleurs, que l'armée prussienne a accepté que les reporters étrangers, anglais notamment, couvrent leurs mouvements, alors même que dès le mois de juillet l'État-major français avait banni de son côté les correspondants de guerre, susceptibles de renseigner le public, mais aussi l'ennemi.

Au-delà des journaux français ou allemands, c'est bien la presse internationale en général qui a joué un rôle significatif dans le conflit. Rappelons que la défaite de Sedan a été connue en France par l'intermédiaire d'un journal belge. Dans la France en guerre, la dépendance à l'égard des périodiques étrangers s'est d'ailleurs avérée cruciale pour apprendre les revers de l'armée française, ou tout simplement pour mettre en perspective une simple escarmouche comme celle de Sarrebruck, un peu vite exaltée en victoire nationale par les quotidiens français. C'est aussi par les journaux anglais que les Français ont pris connaissance de l'armistice et des négociations en cours sur la reddition de Paris. Et pendant le siège de la capitale, l'ambassadeur Elihu Washburne a contribué de manière fondamentale à la diffusion de nouvelles aux autorités et à la presse parisiennes, grâce aux journaux étrangers qu'il recevait à l'ambassade des États-Unis, au point d'être menacé par Bismarck s'il persistait à rendre ainsi public le contenu des périodiques internationaux. Le rédacteur en chef du *Monde Illustré*, Charles Yriarte, avait d'ailleurs avoué cette dépendance à l'égard de la presse étrangère dans un article du 1<sup>er</sup> octobre : « Dans les circonstances effroyables où nous vivons depuis un mois et demi, c'est par les journaux anglais, belges ou allemands que nous avons connu les différents épisodes de notre désastreuse campagne. » Le même constat est fait par la revue satirique cubaine, *El Moro Muza*, en parodiant les télégrammes français, et en les mettant en perspective avec les dépêches de Londres : les nouvelles fiables venaient non pas des pays belligérants mais bien de la presse étrangère. Et ce n'est pas un hasard si, toujours dans *La débâcle*, le docteur Dalichamp « tira de sa poche » un journal belge, précisément, pour annoncer à Jean et Henriette la trahison de Bazaine à Metz, ce qui fait sombrer les personnages dans le désespoir (Zola, 1892, p. 506). Face aux délires de grandeur des journaux nationaux et à leur circulation difficile, c'est donc bien la presse internationale qui a informé le pays des avancées de la guerre.

Au demeurant, l'exaltation patriotique des articles publiés dans la presse française et allemande ne doit pas faire oublier que la guerre d'opinions ainsi menée n'est pas seulement adressée aux populations et autorités locales, mais qu'elle a vocation à rallier l'opinion internationale. Très vite la question de la médiation des pays neutres dans le conflit, et notamment de la Grande-Bretagne, devient un enjeu majeur pour les publicistes des pays belligérants. Et lorsque naît la Troisième République, un appel à l'internationale républicaine est lancé à travers les grands discours de Victor Hugo ou de Louis Blanc, largement diffusés dans les journaux, qui cherchent ainsi à afficher et à exporter les valeurs universelles de la République. Victor Hugo insiste d'ailleurs sur cet aspect dans son célèbre appel « Aux Allemands » (1870) : lorsque Paris est menacé, la civilisation tout entière est en danger. Reprenant très souvent le ton et le souffle épique hugoliens, une campagne de presse s'engage alors pour interpeller l'opinion publique internationale, au moins en Europe et de l'autre côté de l'Atlantique<sup>3</sup>.

## Chroniquer la guerre de 1870

Le présent volume se propose donc de réfléchir à la manière dont « l'Année terrible » a été relayée par la presse, européenne et atlantique notamment, contribuant à faire de cette guerre non seulement un événement politique majeur dans l'ordre européen, mais un « événement médiatique » à l'échelle globale. Les différentes parties du volume reflètent la complexité de ces rapports entre guerre et presse à un moment charnière dans l'évolution des pratiques journalistiques. Les analyses portent sur des périodiques de divers pays – la presse des pays belligérants, la France et l'Allemagne, bien sûr, mais aussi de territoires que l'on a moins l'habitude de croiser dans les études sur la guerre de 1870, comme la Grèce, la Russie, l'Irlande, le Mexique ou Cuba. Du point de vue des formats journalistiques mobilisés, les études proposées portent sur des quotidiens, certes, mais aussi des magazines illustrés ou la presse satirique qui, de par leur impact, participent à l'émergence de diverses imageries de la guerre, rarement mises en regard.

Pour ce faire, une première partie aborde la fabrique de la chronique, à savoir la mise en récit et en images de l'événement, ainsi que le travail d'adaptation des périodiques, pour rendre compte du flux des nouvelles.

3. Enfin, il convient également de souligner le rôle joué par la presse internationale dans l'aide humanitaire mise en place pendant la guerre de 1870, à travers les Ambulances de la Presse notamment. Fondées dès le mois de juillet 1870 grâce à l'union de plusieurs groupes de presse français, elles sont financées par une souscription nationale auprès des lecteurs. C'est d'abord en tant que brancardier que l'artiste Auguste Lançon, par exemple, parvient à croquer des scènes du front, reproduites dans *L'Illustration* ou dans *Le Monde Illustré*. Mais c'est aussi à travers son service d'ambulances que la presse irlandaise participe à l'effort de guerre, du côté français, malgré la neutralité de la Grande-Bretagne.

La deuxième partie est centrée sur la guerre comme événement médiatique global, afin de voir comment la guerre a été relayée dans différents pays, européens comme américains, et a donné lieu à des lectures nationales du conflit, mais aussi coloniales et transnationales. Enfin, une dernière partie est consacrée à la presse satirique illustrée notamment : il s'agit de voir plus spécifiquement comment dans plusieurs pays la caricature s'est approprié le récit de la guerre et en a fait une arme idéologique dans la formation d'une opinion publique internationale.

### ***La fabrique de la chronique : écrire et décrire la guerre de 1870***

La prolifération des dépêches en temps de guerre impose un nouveau rythme aux journaux, qui ne va pas sans des bouleversements formels et discursifs importants. Et cela n'est pas seulement le fait des quotidiens : la plupart des magazines illustrés altèrent ainsi leur maquette et leurs contenus, en consacrant au moins la moitié de leurs pages aux nouvelles de la guerre. Dès le 13 août 1870, *The Illustrated London News* prend d'ailleurs le temps d'expliquer sa nouvelle stratégie éditoriale aux lecteurs : compte tenu de la crise en Europe, la revue donne désormais la priorité à l'actualité étrangère sur les affaires nationales. C'est vrai pour la presse britannique, mais aussi pour des magazines pourtant éloignés du théâtre des opérations, comme la presse canadienne (Martin, 2006). Le tirage de cahiers supplémentaires spécifiquement consacrés au conflit, la publication de cartes ou de portraits de généraux, mais aussi leur disposition dans le journal, l'augmentation considérable des colonnes réservées aux télégrammes, ou encore le passage des correspondances en une sont quelques-uns des bouleversements formels qui se sont opérés dans une presse très mobilisée pour couvrir efficacement le conflit. Le cas de la presse britannique, étayé dans ce volume par Pauline Pietre à travers plusieurs grands quotidiens ou hebdomadaires, rend compte de la pluralité des formats journalistiques et des ajustements adoptés pour rendre compte du conflit, dans le pays où l'industrie de la presse est sans doute la plus avancée.

Après la guerre de Crimée et la guerre de Sécession, le conflit franco-allemand devient également un point d'inflexion dans la pratique du reportage de guerre. Pour nombre de correspondants, cette nouvelle mission représente en effet un vrai tournant dans leur carrière : aussi, l'Irlandais William Howard Russell, correspondant de *The Times*, acquiert sa notoriété en 1870 après avoir fait ses débuts lors de la guerre de Crimée (Palmer, 2005). Les reportages d'Archibald Forbes, son concurrent dans *The Daily News*, seraient vraisemblablement à l'origine de l'augmentation des tirages de ce titre pendant toute la durée du conflit. Et depuis Paris, un correspondant comme Henry Labouchère devient une célébrité grâce à ses « *Letters of a Besieged Resident* » parues dans *The Daily News* avant d'être éditées en volume (Waters, 2019).

L'œuvre de ces reporters invite à s'interroger sur l'autre figure du correspondant, le reporter graphique cette fois, qui croque les scènes de guerre aux côtés des correspondants de guerre. Ce double aspect du travail de terrain est exploré dans plusieurs chapitres de cet ouvrage, consacrés tant à la poétique du proto-reportage de guerre – Lisa Bolz et Juliette Charbonneaux –, qu'au reportage graphique à travers les dessins d'après nature de Daniel Vierge, dessinateur dont les croquis pour *Le Monde Illustré* pendant le siège de Paris sont analysés par Cristina Marinas, ou de l'artiste suisse Auguste Bachelin, qui propose un témoignage visuel de la défaite dans ses albums, étudiés par Philippe Kaenel.

Mais chroniquer la guerre est aussi une affaire de mots. Suivant l'approche de Marie-Ève Thérenty (2007) qui propose d'étudier la presse dans une perspective littéraire, ce volume explore la variété des dispositifs journalistiques qui se sont saisis de la guerre de 1870 et la capacité d'adaptation dont ils ont dû faire preuve pour restituer ou commenter l'information débordante mais fragmentaire des dépêches par le biais d'entrefilets, d'articles de fond ou de correspondances, publiés dans des quotidiens ou des hebdomadaires, illustrés ou non, satiriques parfois. Chaque périodique s'en est trouvé bouleversé dans son format comme dans son style.

En ce sens, l'approche textuelle introduite dans plusieurs chapitres projette une lumière nouvelle sur le récit du conflit et sur les coulisses de cette fabrique de la chronique. Si l'écriture télégraphique oblige à contracter le récit de l'événement, par exemple sans ajouter de commentaire politique ni proposer de description détaillée des batailles, les articles de fond encouragent, eux, le déploiement d'une nouvelle écriture. Lisa Bolz et Juliette Charbonneaux analysent d'ailleurs dans ces termes le récit des correspondants et comment se met en place une poétique du *je* marquée par la subjectivité du témoignage. Même la presse satirique voit son écriture et ses caricatures bousculées par la guerre. Comme le montre le chapitre consacré au cas cubain – Frédéric Gracia Marin et Eva Lafuente –, la guerre vient remettre en cause l'essence même de l'hebdomadaire dans cette course à l'information : la recherche d'une forme d'immédiateté dans le compte rendu de la guerre conduit les rédacteurs à revoir la formule satirique, en faisant émerger de nouvelles rubriques et en se tournant vers la satire de la médiatisation de la guerre. Une autre évolution majeure pour ces hebdomadaires touche le complexe appareil décisionnel mobilisé pour choisir l'illustration principale, comme dans le cas du grand satirique londonien, *Punch*, dont Richard Scully retrace l'histoire à plusieurs moments charnières du conflit.

Autre enjeu de taille, enfin : celui de la superposition des temporalités dans un même numéro. L'économie du journal, qu'il soit quotidien ou hebdomadaire, s'adapte en effet à une temporalité à géométrie variable, selon les différents contenus du périodique. Le lecteur alterne ainsi entre,

d'une part, des rubriques dédiées à la restitution quasi immédiate de dépêches de la guerre et, d'autre part, des chroniques, des articles d'opinion ou des images qui s'ajustent à une autre temporalité, sans que les contenus soient considérés obsolètes, loin s'en faut. Le rapport à l'information est donc variable selon la provenance, les sources ou les formats ; il conduit le lecteur à jongler entre différentes temporalités dans un même numéro, une superposition qui s'accroît lorsque les revues sont transatlantiques, comme le reflètent les chapitres consacrés à la presse cubaine ou mexicaine. Ainsi, certaines chroniques d'un épisode de guerre arrivent bien après l'annonce de ce même événement, publié sous forme de dépêche quelques jours ou semaines plus tôt. Ou encore, un épisode secondaire de la guerre de 1870, comme le combat naval du 9 novembre au large de La Havane, relayé une semaine plus tard dans la presse new-yorkaise (*The New York Times*, 19-IX-1870), n'arrive pourtant en France qu'en mars 1871, lorsque *Le Petit Journal* (10-III-1871) publie la chronique d'un correspondant de Cayenne acheminée par bateau à Marseille !

### *Des lectures nationales, coloniales et transnationales d'un conflit global*

La presse internationale est d'autant plus incontournable pour l'étude de la couverture médiatique de la guerre de 1870 qu'elle n'est pas exempte d'idéologie, voire parfois de militantisme, le conflit ayant pris dès ses débuts le public international à témoin et à partie. Dans son étude sur la Commune de Paris, Quentin Deluermoz (2020) avait identifié les lectures nationales de la presse mexicaine, roumaine et états-unienne. Plusieurs chapitres élargissent ici ce panorama, à la fois dans l'espace et dans le temps. Ils montrent notamment que le récit de la guerre, dès l'été 1870, se fait bien à l'aune d'un programme idéologique et d'un contexte national précis selon les pays et les périodiques qui y sont publiés. Plus encore, l'étude comparative ici proposée montre à quel point d'anciens conflits ont pu orienter les grilles de lecture du conflit de 1870 dans les pays concernés, liés à la France par leur histoire récente.

Michele Cattane montre dans son chapitre sur la presse italienne que le débat est happé par la question romaine et la soif de vengeance de la gauche après la défaite de Garibaldi. La guerre de 1870 ravive ces tensions dans une campagne de presse locale qui finit par pousser le gouvernement italien à abandonner son soutien à Napoléon III et à marcher sur Rome. C'est également la politique extérieure de Napoléon III qui, au Mexique, fait écran à la chronique de la guerre de 1870 pour Monique Plaa : la récente intervention française au Mexique est d'autant plus convoquée que l'armée de 1870 a gardé le même protagoniste à sa tête, le maréchal Bazaine. Dans le cas espagnol, Évelyne Ricci pointe comment la presse nationale va puiser dans le souvenir plus ancien des invasions napoléoniennes une haine

séculaire envers la France impériale, sur laquelle s'est construite l'histoire du libéralisme espagnol, pour défendre ensuite la République naissante. Quant à la presse russe, dépouillée par Stéphanie Burgaud, elle décrit et utilise les événements de 1870 pour exprimer sa méfiance à l'égard de la politique bismarkienne, avec la connivence du régime tsariste qui lui réserve pour ce faire un espace de liberté.

Mais l'agenda nationaliste sert également de grille de lecture au conflit pour la presse irlandaise ou cubaine – analysées par Chris Williams, et par Frédéric Gracia Marin et Eva Lafuente respectivement –, l'une comme contrepied aux autorités britanniques, l'autre au contraire, comme porte-parole des autorités coloniales dans un contexte sécessionniste. C'est, enfin, dans une perspective transnationale et de conflit d'allégeances nationales et communautaire, que se pose la presse juive allemande et française selon l'étude de Heidi Knörzer. Une lecture transnationale de la guerre voit également le jour dans la presse grecque, comme l'explore Xenia Marinou, que ce soit au travers de la presse francophone parue pour soutenir les volontaires grecs ayant rejoint l'armée des Vosges, ou dans la perspective franc-maçonne d'un journal comme Αστὴρ (*L'Étoile*), qui en appelle à la francophilie d'autrefois.

La chronique de la guerre de 1870 fait donc caisse de résonance pour des tensions structurelles nationales ou coloniales, tout en encourageant des lectures transnationales du conflit.

### ***La guerre des images : l'imagerie satirique dans la formation de l'opinion publique internationale***

La chronique de la guerre passe enfin, à l'ère de la presse illustrée, par sa représentation en images. D'abord, par celle croquée par les reporters graphiques, qui travaillent sur le terrain aux côtés des correspondants de guerre et évoqués plus haut. Mais aussi par celle, plus mordante, de la presse satirique, dont le militantisme est, à travers ses caricatures, à l'origine d'images symboliques fortes qui ont marqué les imaginaires nationaux et la représentation des pays belligérants dans l'ensemble des pays occidentaux.

D'autant que les images ont leur propre temporalité, qui s'ajoute aux délais propres au format hebdomadaire de la presse illustrée, qu'elle soit satirique ou non. Michèle Martin (2006) calcule ainsi un délai de trois semaines environ avant qu'une image sur la guerre de 1870 ne soit publiée dans la presse atlantique. Et lorsqu'il est trop cher d'avoir un reporter graphique sur le front, les rédactions achètent les images à d'autres journaux, ce qui a aussi un impact sur les délais de publication comme sur la quantité de gravures publiées. La circulation de l'information visuelle est ainsi conditionnée par le type de production : si les textes des correspondants pouvaient être diffusés par le câble, il en allait autrement des images, à une époque où la presse illustrée connaît pourtant un succès croissant.

De fabrication plus rapide qu'une gravure d'après nature, la caricature devait malgré tout faire l'objet d'anticipation, ou bien de généralisation dans le sujet choisi pour rendre le dessin adaptable au numéro<sup>4</sup>. Quelle que fût, d'ailleurs, l'issue des combats sur le front : le chapitre sur la presse satirique britannique – Richard Scully –, qui explore les coulisses de ses choix éditoriaux pour la partie graphique, illustre combien les caricatures publiées outre-Manche étaient élaborées et publiées dans le feu de l'action. Les caricaturistes devaient s'adapter aussi esthétiquement : dans leurs contenus comme leur trait, les dessins étaient faits à la hâte pour coller au plus près à l'actualité des dépêches et pour permettre aux revues d'être tirées à temps pour leur parution le week-end, bien souvent.

Le présent ouvrage s'intéresse donc à ces productions satiriques étrangères sur la guerre, notamment celles qui reprennent les images des grands caricaturistes français, comme Daumier, dont la production dans *Le Charivari* a fait le tour du monde mais qui, selon les pays, constituent aussi des réappropriations originales. Dès lors, plusieurs chapitres se focalisent sur la partie graphique de cette presse satirique européenne : ils mettent en lumière un réseau de caricatures sur la guerre qui dépasse les frontières franco-allemandes, puisque nous retrouvons bien des métaphores et des symboles qui ont voyagé d'un pays à l'autre, au sens propre comme au sens figuré.

Si l'imagerie satirique française et allemande s'acharne contre l'ennemi, les imageries étrangères au conflit proposent d'ailleurs un regard plus nuancé sur les belligérants et les enjeux de la guerre. Ainsi, la caricature allemande analysée par Jean-Claude Gardes donne effectivement lieu à une campagne de dénigrement de l'ennemi qui va de pair avec une lutte incessante contre l'influence française en Allemagne à travers la mode, la gastronomie ou la langue françaises. En revanche, Marie-Angèle Orobon montre comment la caricature républicaine espagnole fait la part belle à l'antibellicisme et l'anti-patriotisme, conformément aux présupposés internationalistes de ce mouvement politique. La caricature sert alors d'abord à dénoncer cette idée de la modernité qui s'était construite sur le couple antithétique civilisation/barbarie, où c'est en réalité la civilisation qui s'est muée en barbarie.

Au fond, si « la guerre franco-allemande fut une réalité internationale » (Bourguinat, Dupont et Vogt, 2020, p. 24), c'est donc bien en grande partie grâce à la couverture intensive qu'en avait fait la presse nationale des pays belligérants, comme la presse internationale : toutes deux ont

4. La révolution technique que constitue, au XIX<sup>e</sup> siècle, l'invention de la lithographie et du bois debout conduit à des formes de production et de diffusion simplifiées et meilleur marché. Toutefois, la gravure sur bois, la seule permettant l'insertion d'une image dans une page écrite, exige le report préalable du dessin sur la matrice en bois par un graveur. La lithographie, de pleine ou double page, est une technique directe permettant une plus grande réactivité face à l'événement. Néanmoins, rien n'égale la rapidité de la transcription d'une dépêche télégraphique.

su accaparer et entretenir l'attention des pays occidentaux, connectés au réseau télégraphique. Cette presse s'est fait l'écho du conflit au prix de bouleversements et d'adaptations majeurs, qui ont assis un nouveau rapport à l'actualité marqué par les dépêches, et qui ont donné le ton du nouveau journalisme.